

Nouveau SoufFLE

Semestriel de FLECI n°11
Juillet 2023

Dossier

Quand les migrants
parlent de l'immigration



Sommaire

Édito.....	1
Dossier: Regards sur l'immigration.....	2
Paroles de migrants	3
Un temps pour la réflexion	10
Questions d'altérité	15
L'autisme est mon quotidien.....	16
Culture de l'hospitalité en Asie centrale	17
Regards croisés	18
Quand la technologie explore l'art	19
La propreté dans la ville.....	21
Ô pays bien-aimé.....	23
Alep, mon amour	24
Belgique, mon pays d'accueil	25
Aux délices des cultures	28
La musique arabe	29
Recette de la horchata	33
Délires en FLE.....	34
L'heure du conte	35
Conclusion	38

Édito

L'immigration reste davantage un problème du politique plutôt qu'une problématique sociale, culturelle voire économique. Est-il possible aujourd'hui de parler de l'immigration, voire de l'intégration, de manière dépassionnée et moins électoraliste ? Si l'immigration est d'une importance décisive pour le devenir européen sur les différents plans et notamment démographique, la comprendre, l'assimiler pour mieux agir reste du domaine des a priori et des stigmatisations. A l'image de la démocratie représentative, la problématique de l'immigration est peu partagée avec les citoyens et encore moins avec les principaux intéressés : les migrants eux-mêmes. Le fait du prince, traduit en arrêtés et en décrets, n'est là que pour satisfaire les tenants d'un protectionnisme et d'un souverainisme de circonstance et de façade.

Valoriser la parole des migrants facilitera, sans aucun doute, un dialogue susceptible de renforcer une politique d'immigration qui réponde aux aspirations de toutes celles et ceux qui plaident pour la cohésion sociale.

Carrefour des cultures, à son échelle, active des espaces pour donner sens à la parole des migrants. Outre les réflexions individuelles proposées dans le dossier, les témoignages bruts nous font approcher au plus près une profondeur peu mise en avant dans les expressions médiatiques ambiantes.



Dossier

Regards sur l'immigration

La politique de l'immigration doit, plus que jamais, s'appuyer sur un projet de société qui pense en terme structurel plutôt qu'en répliques aux exigences de l'instant.

Ce projet structurel ne peut s'élaborer qu'au départ d'un imaginaire collectif qui intègre toutes les composantes de la société et qui respecte les principes élémentaires des droits humains.

Penser l'immigration en-dehors des migrants c'est mettre la démocratie en péril, c'est faire des migrants une variable d'ajustement économique, c'est aussi nier l'importance de l'immigration dans l'évolution et la transformation de la société. C'est empêcher de mieux conjuguer le « nous » de la société d'accueil avec le « nous » de la communauté des migrants.

Carrefour des cultures active un ensemble d'espace pour offrir, à celles et ceux qui sont généralement privés de l'expression, la possibilité de penser, de construire et d'informer sur leurs approches et leur manière de vivre l'immigration.

Nouveau SoufFLE constitue cet espace d'expression dont le dossier de ce 11e numéro a choisi de débattre de l'immigration avec celles et ceux dont le parcours particulier peut alimenter la perception de l'autre pour, peut-être, penser une autre manière d'aborder l'immigration.

Paroles de migrants

Maryna, Kharkiv



J'ai quitté mon pays parce que c'était dangereux d'y rester. Parce que la guerre a commencé. J'ai choisi la Belgique parce qu'un ami qui habite Namur m'a conseillé de venir ici. Je pense que c'est logique. Avant de m'installer ici, je connaissais déjà un peu la Belgique. Mais il y avait des choses que je ne savais pas et qu'on ne m'a pas dites.

En Belgique, je me sens plus en sécurité qu'en Ukraine. Bien sûr, il y a des différences. Mais j'aime beaucoup la Belgique et Namur aussi.

Mais voici ce que je n'aime pas, ou plutôt, ce qui diffère de l'Ukraine, c'est la météo. Le climat est différent ici. Il pleut souvent ici et il y a peu de soleil. En Ukraine, le printemps est le printemps et il y a beaucoup de soleil, l'hiver est froid avec de la neige.

Je suis en contact quotidien avec l'Ukraine. J'appelle ma famille chaque matin et chaque soir. Mes parents et mes grands-parents sont restés à Kharkiv. Et comme c'est dangereux à là-bas maintenant, je suis très inquiète pour eux.

Après avoir vécu en Belgique pendant un an, je peux dire que je veux rester ici. Il y a plus de perspectives pour mes enfants en termes d'études et de travail. Bien sûr, après la fin de la guerre, je retournerai en Ukraine, mais alors en tant qu'invitée et en tant que touriste. C'est mon avis pour aujourd'hui.



Alina, Kharkiv



Pourquoi ai-je quitté mon pays ? Parce que la guerre a commencé. J'ai choisi la Belgique sur les conseils d'un ami qui habite ici.

Malheureusement, je ne connaissais rien de la Belgique. Je ne connaissais que les gaufres belges et les choux de Bruxelles. Avant de venir ici, je savais seulement qu'il y avait un tel pays, la Belgique, et c'est tout.

J'aime la Belgique parce que je m'y sens bien et en sécurité. J'aime la nature et les parcs car je marche beaucoup ici. Mais je n'aime pas le climat ici. Pluie toute l'année. Pluie tous les



Tetiana, Kharkiv



J'ai quitté mon pays parce qu'une guerre a éclaté. Et je m'inquiétais pour la vie et la sécurité de mes enfants. Je n'ai pas choisi la Belgique, mais je suis venu ici parce que mon amie est venue ici avec son fils. Et il sera plus facile pour les enfants de s'adapter dans un pays étranger avec des amis. Mais j'ai d'abord vécu 1 mois en France, puis je suis venu ici.

Je ne connaissais rien de la Belgique, si ce n'est que Bruxelles est la capitale de l'Union européenne. Je ne savais même pas quelle était la langue officielle. Par conséquent, la Belgique était un pays complètement nouveau pour moi.

J'aime la Belgique, c'est un pays très intéressant. J'aime Namur parce que c'est calme et tranquille. Mais j'aime-

jours. Pas du tout comme en Ukraine. Il pleut tout l'hiver. En général, le climat est terrible.

Bien sûr, je suis en contact avec l'Ukraine. Chaque jour, j'appelle mes parents et mes amis qui y ont séjourné. Ma vie entière mon cœur et mon âme sont restés en Ukraine, et mon esprit est ici en Belgique. C'est très difficile.

Voudrais-je rester et continuer à vivre ici ? C'est une question très difficile. Je ne peux pas y répondre parce que je ne sais pas quand et comment la guerre se terminera. C'est compliqué. Je pense que la plupart des Ukrainiens pensent comme moi. Il est très difficile de planifier quelque chose maintenant.

rais vivre dans une grande ville, car en Ukraine, j'ai vécu dans une grande ville. J'aimerais vivre à Bruxelles. J'aime la vie d'une grande ville, beaucoup de monde, une bonne infrastructure, beaucoup de communication avec différentes personnes.

Mes amis et mes parents sont restés en Ukraine. Je les appelle tous les jours. Mes parents vivaient à Kharkiv, mais maintenant ils ont déménagé dans la région de Kharkiv. Certaines de mes amies ne peuvent pas partir parce que leurs maris ne sont pas autorisés à sortir du pays à cause de la guerre.

Est-ce que je veux rester ici ? C'est une question difficile. Je ne peux pas y répondre maintenant. Tout est possible, mais je ne sais pas.

Valentina, Odessa



J'ai quitté l'Ukraine à cause de la guerre. C'était très dangereux. Odessa a été lourdement bombardée. Je suis d'abord allée en Pologne. Là, j'ai longuement réfléchi à ma prochaine destination et j'ai choisi plusieurs pays. En Pologne, on m'a proposé d'aller en Belgique. C'est ainsi que j'ai décidé de faire ce grand voyage.

Je ne connaissais pas grand-chose à la Belgique. Par conséquent, beaucoup de choses ici m'ont surprise. Liberté, multinationalité, multiculture. Je n'imaginais même pas ça.

Je me sens bien en Belgique. Je me sens en sécurité. J'aime la Belgique. J'ai surtout aimé la façon dont nous avons été reçus par la famille belge, comment ils nous ont aidés, de très bonnes personnes.

Est-ce que j'aime Namur ? Je ne peux pas dire parce que j'habite à Eghezée. Ce n'est pas près de Namur. Je ne peux rien dire sur ce que je n'aime pas non plus. Jusqu'ici, tout va bien.

Bien sûr, je suis toujours en contact avec mon pays. J'appelle tous les jours. Chaque jour j'écris à mes proches, etc. Je suis en Belgique, mais mon cœur est en Ukraine.

La question est de savoir si je resterai ici ou si je partirai. C'est une question difficile. Je ne sais pas. L'avenir n'est pas défini. Et il m'est difficile de répondre à cette question maintenant. Je me sens bien ici, mais j'ai aussi très envie de rentrer chez moi.



Taras, Ukraine



J'ai quitté l'Ukraine parce que la guerre a commencé. Nous sommes d'abord allés en Pologne, puis nous avons décidé de rejoindre la Belgique parce que les proches de ma femme vivaient ici et nous avaient conseillé de venir.

Je n'avais rien imaginé sur la Belgique, je devais partir et assurer notre sécurité. Comme dans tous les pays, il y a des choses positives et d'autres négatives. J'aime l'architecture et l'infrastructure des villes. J'apprécie l'accompagnement social et les aides financières ou matérielles qui sont offertes à la population. Ça a été facile d'intégrer une école pour les enfants, l'accès à l'université est plus aisé et moins cher qu'en Ukraine. Il n'y a pas d'examen d'entrée pour la plupart des cursus.

En revanche, je trouve le climat trop humide. L'administration est lente. Les problèmes prennent longtemps à être réglés.

Mes parents vivent encore en Ukraine. Je suis constamment en contact avec eux. Je suis beaucoup l'actualité dans mon pays via les réseaux sociaux et les chaînes de télévision.

S'il n'y avait pas eu la guerre, je ne serais jamais parti. Mais, maintenant, j'ai commencé une nouvelle vie ici. Je pense que je resterai en Belgique. Il y a plus d'opportunités pour mes enfants.

Gloria, Venezuela



Au Venezuela, nous étions harcelés, persécutés en permanence. Comme nous étions opposés au gouvernement, nous n'avions aucune garantie pour notre vie.

Depuis plusieurs années, nos filles vivaient en Belgique. Elles sont mariées avec des Belges. C'est pourquoi nous avons choisi de venir ici.

La Belgique s'est avérée être un pays meilleur que je ne le pensais. Je me sens bien, très bien. J'adore la Belgique et Namur en particulier. Cependant, je n'aime pas les

personnes qui n'apprécient pas la qualité de vie qu'offre le pays. Je trouve que ces personnes ont une mauvaise mentalité et cela menace le bien-être du pays.

Seuls ma sœur et mon frère vivent encore au Venezuela. La petite famille de mon mari aussi. J'ai presque tout perdu au Venezuela, notamment toutes les choses matérielles acquises dans ma vie. Mais je remercie Dieu d'être encore en vie. Je vais vivre le reste de ma vie ici. Il n'y a aucun espoir de changement dans mon pays

Rafael, Venezuela



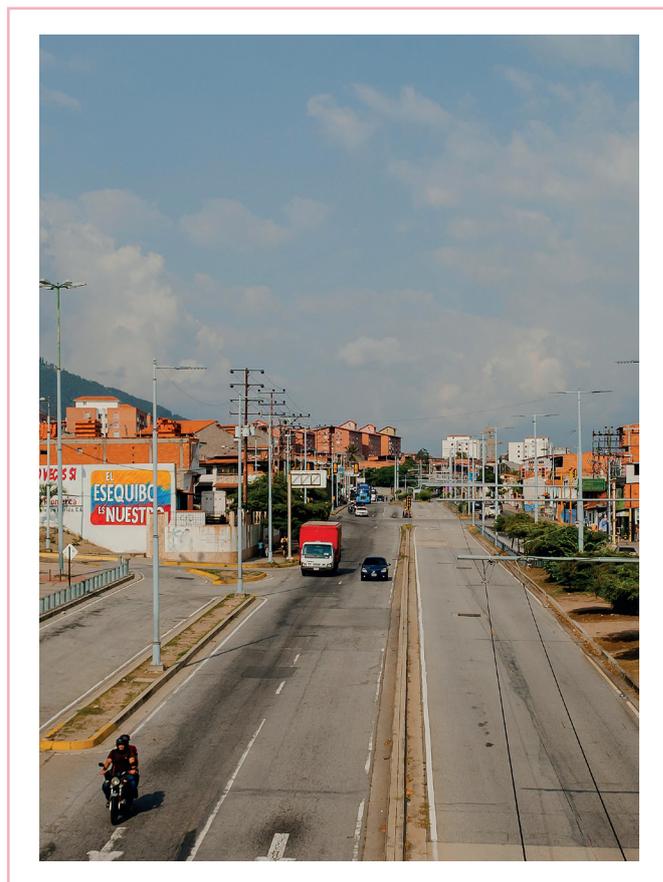
J'ai quitté mon pays pour deux raisons principales. D'abord, à cause de la situation politique dans mon pays. Ma femme et moi étions en danger. Ensuite, ma fille vivait en Belgique avec sa famille. C'est pour ça que nous avons choisi la Belgique comme pays d'accueil.

La Belgique est comme je l'avais imaginée. J'avais beaucoup lu sur la Belgique et j'avais des amis belges avant de déménager en Belgique.

Je me sens très bien, en sécurité et la plupart de mes amis sont belges. Par contre, je n'aime pas le climat, il pleut souvent.

Mon pays me manque beaucoup car mes frères et sœurs, mes amis vivent au Venezuela. Parfois je regarde les nouvelles du Venezuela sur Internet.

Je ne peux pas retourner dans mon pays parce que je suis réfugié politique en Belgique. Je ne dois avoir aucun contact avec le gouvernement du Venezuela. Je pense que je vais mourir en Belgique. Je sais où je suis né, mais je ne sais pas où je vais mourir.



Anonyme ukrainienne



Je suis Ukrainienne. Je suis arrivée ici en avril dernier. Mais mon histoire est un peu différente de celle des autres.

Je ne peux pas dire que la guerre a été la première raison pour laquelle je suis venue ici. Je suivais un programme de doctorat en Ukraine. Une collègue belge m'a écrit au début de la grande invasion pour m'inviter chez elle parce qu'elle s'inquiétait pour moi. Elle m'a proposé de rester avec elle et de travailler ensemble sur une partie de ma recherche. J'ai donc décidé de venir avec mon fils cadet. La situation en Ukraine s'est alors compliquée et nous avons décidé de rester plus longtemps.

Nous avons maintenant trouvé une excellente école pour mon fils à Namur. Et je veux vraiment rester avec lui jusqu'à ce qu'il termine l'école.

Comme je n'avais pas prévu d'aller en Belgique, je n'en attendais rien. J'étais déjà venue et j'avais apprécié mon séjour. C'est un pays magnifique, pittoresque, avec des gens sympathiques.

Mon plus gros problème aujourd'hui est ma méconnaissance du français. Il m'est difficile de communiquer, notamment avec les administrations, l'école de mon enfant, ... Et je ne peux pas faire ce que j'aime ici.

Anonyme djiboutienne



J'ai quitté Djibouti en raison de problèmes politiques. En 1991, il y avait une guerre civile à Djibouti entre l'état et les opposants Frud. Je fais partie d'une ethnie nomade qui habitait au Nord de Djibouti, là où la guerre faisait rage. L'armée djiboutienne a tué mon père après nous avoir violées ma soeur et moi. J'ai alors décidé de partir. J'ai vendu mes bêtes et Je suis allée en Ethiopie. Là-bas, un passeur a décidé pour moi ma destination: la Belgique. Je connaissais le pays de nom, il y a beaucoup de Djiboutien.

J'ai bien été accueillie en Belgique. C'est un beau pays, avec de belles personnes. Je me sens en sécurité à Namur, ma ville d'accueil. Je n'aime pas que des per-

sons dénigrent la Belgique alors qu'elle leur a donné un endroit où vivre. Je trouve cela raciste.

J'aime bien Namur. J'aime l'architecture ancienne, les rivières, les ponts, la citadelle. J'aime la flore ici, elle est très riche. J'aime la paix que Namur respire.

Je suis très reconnaissante à l'État belge pour la sollicitude et l'assistance qu'il m'a apportées au cours de cette période difficile.

Il pleut un peu trop pour moi, mais le climat est un peu plus doux qu'en Ukraine.

Mais par-dessus tout, j'aime mon pays. Mon cœur se brise chaque jour avec les nouvelles. La Russie apporte la destruction et la mort... Je suis constamment en contact avec ma famille, mon mari et mon fils, mes parents et mes amis.

Mon avenir est totalement inconnu. Il dépend de nombreux facteurs. Mais si la guerre n'avait pas eu lieu, je serais restée chez moi et je serais venue en Belgique, à Namur, en tant que touriste. J'aime mon travail, mais je peux le faire chez moi. J'aime ma maison, ma famille et je veux être avec eux.

Jamais je ne retournerais à Djibouti. Je n'ai plus de famille là-bas. L'amée a détruit ma vie.



Inna, Ukraine



J'habite en Belgique en Belgique depuis 11 ans. J'aime bien ce pays Je me sens comme un poisson dans l'eau. J'ai quitté mon Ukraine bien aimée parce que j'ai épousé un Belge. Nous avons décidé de vivre ensemble et je suis venu en Belgique sachant qu'à tout moment je pouvais revenir parce que je ne risquerais jamais de tout quitter et de partir vers l'inconnu.

Aujourd'hui, malgré le fait que je sois étrangère, je me sens en Belgique chez moi, je ne penserais pas à quitter le pays. C'est pour moi ma seconde maison. J'aime les gens, leur culture, la langue, mais le chaleur de la mer noire et le climat méridional qui régnait en Ukraine me manque.

Avant de venir, la Belgique était un pays mystérieux. Je n'avais jamais voyagé en-dehors de l'Ukraine. Je ne connaissais l'Europe occidentale que par les films, les magazines et les photographies.

Magally, Mexique



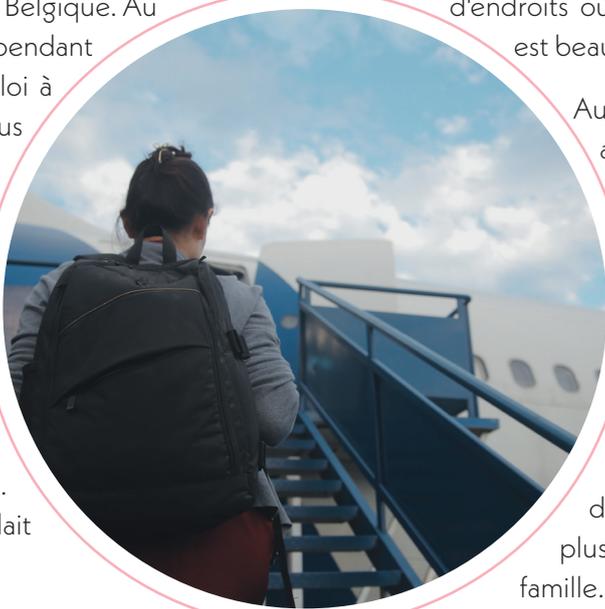
Nous avons quitté notre pays pour deux raisons principales. D'abord, nous cherchions une meilleure qualité de vie. Ensuite, nous voulions offrir une meilleure formation, des meilleures études à nos enfants, leur donner davantage d'opportunités. C'est grâce au travail de mon mari que nous avons pu venir en Belgique. Au Mexique, nous avons cherché pendant presque un an un nouvel emploi à l'étranger pour mon mari. Nous avons refusé plusieurs possibilités jusqu'à trouver cet emploi en Belgique. De ce pays, nous ne connaissions pas grand chose. Nous savions seulement que c'était un petit pays. On entendait que les gens étaient chaleureux et que la qualité de vie y était bonne. Nous savions aussi qu'on y parlait français.

À l'arrivée, la Belgique n'était finalement pas si parfaite que je l'avais pensé. La bureaucratie est lente, on ne peut parler avec personne, il faut attendre. Les rues sont plus sales que je ne l'avais imaginé. Mais à certains égards, le pays était mieux que ce je croyais. J'ai été étonnée par le transport public. Il fonctionne bien et tout le monde l'utilise peu importe la classe sociale.

Au Mexique, je n'utilisais pas le transport public. Utiliser le transport public est signe d'une classe sociale inférieure. Les personnes âgées vivent normalement, elles prennent le bus, roulent en vélo, font leur courses, du sport. Elles sont indépendantes. Le pays offre beaucoup d'endroits où se promener, l'environnement est beau.

Aujourd'hui, je ne retournerais pas au Mexique. je suis heureuse ici. On vit bien en Belgique, même si pour m'adapter j'ai dû changé toute ma mentalité. Si je devais rentrer, je verrais les choses différemment, plus négatives que quand je vivais là-bas. Le Mexique est un pays dangereux, il y a beaucoup de délinquance. Finalement, je n'ai plus rien au là-bas, seulement ma famille. C'est le seul lien que je garde.

Je ne regarde pas les médias mexicains. Je ne le faisais pas non plus quand j'y étais. Je m'intéresse seulement à ma famille, à mes amis, je suis préoccupée de savoir s'ils vont bien.



Malika, Maroc



Je suis arrivée en Belgique après mon mariage. Je me suis mariée en 1985 avec un marocain vivant en Belgique. C'est un membre de la famille du mari de ma sœur. Il m'a vue à un mariage et a souhaité se marier avec moi. J'avais 23 ans. Je n'avais jamais imaginé m'installer à l'étranger, contrairement aux jeunes d'aujourd'hui qui rêvent de l'Europe. Quand je suis arrivée en Belgique, je comprenais un peu le français, mais je ne parlais pas du tout. Je n'ai pas trouvé la Belgique très différente du Maroc. Les grandes villes là-bas et ici sont assez similaires. Par contre, les relations avec les voisins sont différentes. Au Maroc, dans mon quartier, les portes étaient ouvertes, on rentrait chez eux, ils rentraient chez nous.

Au début, je ne connaissais personne, je restais chez moi. Mon mari travaillait. J'ai finalement rencontré une voisine d'origine turque. J'ai commencé à parler avec elle en français. J'étais obligée parce qu'on ne parlait pas la même langue.

Aujourd'hui, je me sens en Belgique comme chez-moi. Même si au Maroc, on nous appelle "étrangers". Les marocains comprennent tout de suite qu'on ne vit pas là-bas. On ne discute pas les prix, par exemple.

Sueny, Brésil



J'ai quitté mon pays parce que mon mari a obtenu un emploi à l'Université de Namur. Nous avons donc déménagé à Namur. Il est professeur de sciences. C'est une opportunité que nous avons saisie. Nous n'avions pas pensé nous installer ici.

Certaines choses sont comme je le pensais, comme je l'imaginai, d'autres non.

J'aime bien vivre à Namur. J'apprécie la paix et la tranquillité de cette ville. Je n'aime pas le climat, il fait très froid ici par rapport au Brésil.

Je suis très attachée à mon pays. Je m'y rends au moins une fois par an. Nous avons le reste de notre famille là-bas. Nous restons aussi en contact fréquent avec tout le monde par téléphone et sur les réseaux sociaux.

Ce que j'aime beaucoup en Belgique, ce sont les soins, le système de soin de santé. Ce que je n'aime pas, c'est que les jeunes générations perdent les traditions.

Le port du foulard est encore parfois mal vu. Une fois, à côté du parc Louise-Marie, un homme m'a demandé ce que je faisais avec ce "torchon" sur la tête. Il m'a dit que je ne devais pas le porter en Belgique, que les femmes étaient libres... je n'ai pas osé lui répondre parce que j'étais seule et qu'il faisait nuit.

J'ai encore beaucoup de liens avec le Maroc. je suis attachée aux membres de ma famille qui y vivent, mes frères, mes sœurs. Je les appelle souvent. Je vais dans mon pays tous les ans pour un mois ou deux. Quand je descends de l'avion, je me sens heureuse de marcher sur ma terre. Et j'éprouve la même chose à mon retour en Belgique. Je suis attachée aux deux pays.

Au Maroc, je rends visite à la famille, aux voisins de mes parents, ... Quand mon mari sera pensionné, je m'imaginerais bien vivre quelques mois au Maroc, puis quelques mois ici. Mais je n'aimerais pas quitter entièrement la Belgique.

Si je le pouvais, je choisirais de continuer à vivre en Belgique, car ici j'ai une meilleure qualité de vie et plus de sécurité. Le Brésil est un pays très violent.



Un temps pour la réflexion

Contribution de Omar



L'approche que je vais développer dans cet article est pragmatique et non idéologique. Je m'excuse d'avance si je heurte les sentiments des lecteurs.

L'immigration est un phénomène mondial non gouvernable par les règles actuelles. Par contre, les pays industrialisés européens ont besoin de main-d'œuvre qualifiée ou non. Le système de production de la communauté européenne a besoin de centaines de milliers de travailleurs chaque année et le marché du travail européen ne parvient pas à satisfaire cette demande pour diverses raisons.

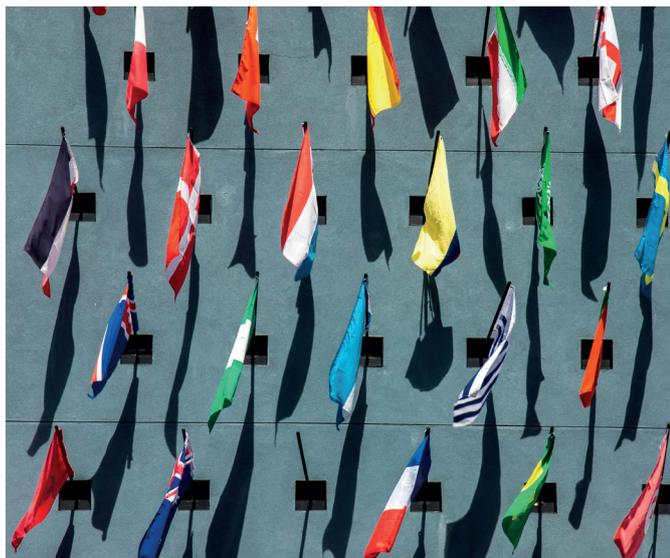
Selon moi, les deux exigences (immigration et système productif européen) devraient trouver un point de rencontre. Une grande masse d'immigrés frappe avec insistance aux portes de l'Europe à la recherche d'une vie meilleure, ce qui est humainement compréhensible. Deux catégories sont répertoriées aujourd'hui : les réfugiés et les immigrants économiques. Selon ma vision personnelle de la situation, il ne devrait y avoir que la catégorie des

réfugiés. La catégorie des migrants économiques devrait être supprimée et remplacée par des "demandeurs de visa de travail".

L'humeur de l'opinion publique en Europe est en train de passer d'un sentiment de solidarité et de pitié à un sentiment d'indifférence, d'intolérance raciale et de désagrément. Comme nous le savons tous, la politique est extrêmement sensible à l'opinion publique. Selon mon interprétation personnelle, dans un avenir proche, les 27 États de l'Union européenne appliqueront une politique de fermeture aux immigrés du tiers monde. La pression migratoire vers l'Europe est insoutenable en termes de nombre. Je pense que la Communauté européenne devrait mettre en place un organe de coordination entre la demande de travailleurs des entreprises européennes et les demandeurs de "visa de travail" et de demandeurs d'asile répartis entre tous les pays communautaires.

Ensuite, il faudrait faire arriver les demandeurs de visa de travail et les demandeurs d'asile en fonction des demandes de chaque État. Par exemple : 100.000 en Allemagne, 90.000 en France ou 50.000 en Belgique, tout cela après avoir été soumis à une interview à distance exhaustive. Une fois les personnes concernées identifiées, elles seraient amenées en Europe par un vol régulier. Les personnes choisies pour les contrats de travail rembourseraient le coût du billet mensuellement (comme c'est déjà le cas avec les regroupements familiaux). Pour les demandeurs d'asile sélectionnés, les coûts seraient à la charge de la communauté européenne. Tous les réfugiés et les travailleurs bénéficieraient de la protection juridique de la communauté européenne.





Les demandeurs d'emploi recevraient un visa de travail étroitement lié à la durée du contrat de travail. S'ils ne possédaient pas de pièces d'identité valables, un document d'identification avec une durée identique au contrat de travail leur serait fourni. Après la fin de la période de travail, si le contrat de travail n'était pas renouvelé ou remplacé par un nouveau contrat, le retour au pays d'origine serait automatique et obligatoire.

La solution que je propose peut sembler simpliste, mais elle peut être un point de départ pour tracer un chemin futur.

L'immigration en Wallonie

Contribution de Jean-Marie Delmotte



Enfant, la nuit, depuis les hauteurs du quartier du Transvaal à Couillet, j'admirais la palette incroyable des couleurs du ciel. C'était un feu d'artifice de rouge, de parme, de violet traversé par des explosions jaunes, des éclairs blancs... Cette incroyable voûte céleste qui n'avait rien à envier aux aurores boréales était due aux coulées de fontes des Hauts-fourneaux de Hainaut-Sambre en contrebas. Le travail des hommes magnifiait le paysage nocturne et c'était une fierté... même si, au matin, la poussière du coke et des usines, en se déposant partout, faisait le malheur de ma mère qui la traquait sans relâche dans un combat désespérément vain. Ma mère a finalement gagné son combat parce que les charbonnages ont fermé peu à peu et que la sidérurgie a disparu du Pays-Noir.

A cette époque, de part et d'autre de notre maison mitoyenne, vivaient des familles de flamands. Il n'était pas rare lorsqu'on disait une bêtise de s'entendre dire «Téch'tu hon, flamin des gates !» (Tais-toi, flamand des chèvres). Le sens de cette expression nous échappait totalement. Tout ce qu'on comprenait c'était que se faire traiter de « flamin » (flamand) c'était une des pires insultes qui soit. En réalité cette expression faisait référence aux saisonniers flamands qui travaillaient dans les riches fermes de Hesbaye ou du Condroz...

En 1847, c'est la misère dans les Flandres. On en trouve une illustration contemporaine dans le superbe film « Daens ». Stijn Coninx le réalisateur, y relate l'histoire d'un abbé, Adolphe Daens, qui en 1880 à Alost va aider la classe ouvrière misérable dans leur lutte contre le tout puissant patronat catholique.

Car c'est une population aux abois qui envahit alors campagnes et bassins industriels wallons en quête de travail... Louis Gallez, un médecin, écrit qu'à cette époque à Gilly, un faubourg de Charleroi, presque un quart de la population est flamande. Elle se concentre dans les coronas (en wallon le « bout d'une rue » composé de rangées d'habitations étroites à un étage) des charbonnages qui deviennent célèbres pour les souleries et les bagarres.

Assez paradoxalement, l'âge d'or de la littérature wallonne coïncide avec le pic d'immigration flamande. Pour la période de 1830 à 1914, on ne compte pas moins de 4800 pièces de théâtre et un nombre encore plus élevé d'œuvres lyriques. Les cercles dramatiques ouvriers prolifèrent. On en trouve au sein des Maisons du Peuple et des coopératives. La plupart adhèrent à la Fédération nationale des cercles socialistes constituée en 1909, qui compte 74 sociétés quatre ans plus tard.

Le paradoxe n'est qu'apparent. Dans les usines et dans les charbonnages, on parle le wallon. C'est donc dans cette langue que le demi-million d'immigrés flamands s'intégrera peu à peu au travers des bals populaires, des fêtes, des mariages et de l'école des enfants.. Boire et se battre étaient dans leur nature, les chansons s'en inspireront.

Mais ce qui fera surtout recette c'est le genre « imitation flamande » qui consiste à incarner par les wallons des flamands parlant le wallon le temps d'une chanson ou d'un monologue.

Dès la fin du 19^e siècle, l'habitude est prise de faire suivre le titre de ces morceaux par « Imitation flamande » ou « Tchansonete à flam'ziguer ». Des re-

cueils spéciaux sont édités. 111 auteurs ont produit ensemble 311 spécimens qui relèvent de ce genre. La plupart de ces œuvres étaient destinées à être chantées et vendues par des interprètes parcourant villes et villages. Alors, pour « accrocher » le chaland, il fallait proposer des figures immédiatement identifiables tel le personnage du Flamand, généralement appelé Jef et habituellement vêtu d'un sarrau bleu.

Je ne résiste pas au plaisir de vous faire découvrir cet étrange sabir que l'on trouve, notamment, dans une célèbre chanson intitulée « Cordéoneu » (le joueur d'accordéon) qui mélange allégrement, français, wallon et flamand. Vous en trouverez, sur YouTube plusieurs versions celle de Bob Deschamps en version « Carolo » ou de Raoul de Godewarsvelde en version « Ch'ti ».

*Ze l'suis venir de Popimplûhûte
Pac' que z'étint toudis dir' à l'maison
Qu'à Roubignou Minhir Flahute (Mijnheer, monsieur)
Aim'à danser au son du Cordézon
Quans qu'i c'est mi c'est in bon muzicienne
Z'ai cru fair' mon z'av'nir avec en Roubizienne
Ze suis venir in Dimanz' à dinner
Avec mon Cordézon pour zouer dins tous les cafés*

*A Roubignou
Amuse vous
Brok ni quir et Trek en kir
Quant tu voulez prend' du plaisir
N'betche zweek en ascouter (« een beetje zwijgen: se taire un peu)
Quant tu voulez tertou's danser
Cordéoneu Mi c'est toudis Zwéyeux)
Soir et matin ze fais danser les zins)--bis*

II

*Ascoute bien un'fois mam'zelle
Quant tu vouley' çoisir un' amoureux
Tu l'fras jamais un choix plus belle
Quant tu prendeye un bel cordéoneu
Dins mon maison quand les éfants c'est braire
C'est print'ma cordézon et rad'min eu se taire
Dans mon semain'ze vas jamais travié
Z gangn'bien mon quinzain' à zouer dans les cab'rets
(la quinzaine, le salaire des ouvriers qui étaient payés
deux fois par mois)*

Le nombre extraordinairement élevé de flamands venus s'installer en Wallonie a empêché la multiplication d'études approfondies sur cette vague d'immigration (le sujet est bien trop important pour un seul chercheur) mais une simple approche patronymique en Wallonie des « Van » qui précèdent l'autre partie du nom de famille, démontre à suffisance l'étendue de leur descendants.

Les flamands seront suivis par les italiens qui, après la seconde guerre mondiale, prendront, dans les mines, le relais des prisonniers de guerre allemands. La Belgique va échanger 50.000 italiens contre 200kgs de charbon par mineur et par jour payés au prix plein par l'Italie.

Ces courageux italiens – souvent militants communistes – contribueront au renforcement du mouvement ouvrier wallon tout en faisant, à leur tour, l'objet de toutes les plaisanteries. On se moque de leur recours fréquent à la « moutouelle » (la mutuelle, l'assurance santé) dû pourtant à de trop fréquents accidents de travail. Les italiens de Wallonie paieront un lourd tribut à la prospérité économique wallonne. Pensons à la catastrophe du charbonnage du Bois du Cazier à Marcinelle en 1956. Sur les 262 morts, 136 étaient italiens mais aussi des polonais, des grecs, des allemands, des hongrois, des algériens des russes et 95 belges.

L'Italie ayant suspendu l'émigration, la Belgique, après l'Espagne et la Grèce (1957) se tourne vers le Maroc et la Turquie (1964) puis la Tunisie, l'Algérie et la Yougoslavie (1970).



Le déclin de l'industrie wallonne et la libre circulation européenne vont modifier - sans l'arrêter - l'immigration de travailleurs notamment Kosovars, albanais et des pays de l'est. Les populations d'Afrique centrale, d'Amérique Latine, de Syrie, d'Afghanistan et, plus récemment, d'Ukraine les rejoindront au gré des violences politiques ou des conflits, créant ainsi cette Wallonie multi- et interculturelle, celle qui est définie sur les panneaux routiers comme « Terre d'accueil ».

Questions d'altérité

Approcher l'autre, (s') écouter, (se) lire, dialoguer, considérer l'altérité, découvrir la diversité.

Se connaître et se reconnaître pour (re)naître.

L'autisme est mon quotidien

Par Luiza 

Le trouble du spectre de l'autisme TSA est une pathologie neurodéveloppementale caractérisée par des déficits de la communication et des interactions sociales. En Belgique, quelques 80 000 personnes en seraient atteintes et environ 850 nouveaux cas seraient détectés chaque année. EN 2019, ma fille en faisait partie. À ses 4 ans, nous avons diagnostiqué un développement tardif de ma fille et un trouble du spectre autiste.

Avant de connaître ce diagnostic, il était très difficile de comprendre le comportement inapproprié de notre enfant. J'ai alors lu beaucoup de littérature sur la psychologie. J'ai aussi posé beaucoup de questions à notre psychiatre qui me disait que je devais adapter mon enfant au monde qui nous entoure. Nous pensions donc que notre enfant faisait des caprices. Nous avons pourtant déjà une première enfant avec qui tout se passait bien.

Finalement, notre médecin traitant nous a prescrit différents examens : une tomodensitométrie de la tête et une prise de sang avec une analyse génétique. Nous avons aussi réalisé des tests auprès de logopèdes et de psychiatres. Ces bilans nous ont permis d'obtenir le diagnostic. Mon mari ne comprenait pas bien ce que cela signifiait avoir un enfant autiste. Pour moi, en tant que maman, le diagnostic est terrible, car cela m'a fait prendre conscience que mon enfant ne serait jamais autonome et aurait toujours besoin de ma présence.

Nous avons alors fait la demande pour obtenir le statut d'handicapé pour notre enfant. Cette démarche n'a pas été très

compliquée ou en tout cas beaucoup plus facile que dans notre pays d'origine où il faut se rendre dans un hôpital de la capitale pendant plusieurs semaines.

Traiter notre enfant est très compliqué. Quand ma fille avait cinq ans, avec l'aide de notre psychiatre, nous avons trouvé une place dans une école spécialisée à la Citadelle. Mais ce n'était pas assez. L'enfant avait besoin de plus de soins. Nous avons trouvé une place dans le centre pour enfants autistes, aussi à la



Citadelle. Malheureusement, ce centre ne convenait pas non plus à notre enfant. Il n'y avait pas de progrès dans le développement de la parole et dans le comportement général.

Aujourd'hui, nous avons décidé de retirer notre enfant du système scolaire. Elle reste à la maison et se rend plusieurs fois par semaine chez un psychologue. Pour le moment, cette option nous convient. Je me sens plus tranquille, car l'enfant est constamment sous ma surveillance. Je peux lui donner à manger alors qu'elle ne mangeait rien au centre.

Dans la vie quotidienne, vivre avec un enfant autiste est souvent compliqué. D'abord, je n'ai pas le soutien de ma famille qui se trouve dans notre pays d'origine. Il est difficile de se déplacer. Les transports en communs ne sont pas adaptés. Notre enfant crie beaucoup. Nous vivons dans un appartement, nous aurions besoin de plus d'espace, d'un jardin pour que notre enfant puisse être en contact avec la nature.

Il y a aussi des difficultés avec sa sœur aînée. Quand elles sont ensemble, mon enfant autiste arrache les jouets de sa sœur, lui tirent les cheveux et elles se disputent. L'aînée s'énerve aussi à cause des cris de sa sœur.

Pourtant malgré tout, j'apprends beaucoup au contact de mon enfant autiste. Je réalise beaucoup d'activités : du dessin, des promenades dans les bois, faire des courses, ... J'observe des progrès dans sa compréhension de notre langue, elle répond positivement aux instructions qu'on lui donne.

Vivre avec un enfant autiste est donc à la fois difficile et enrichissant. Si vous êtes confronté à une personne autiste, soyez patient, apprenez à la connaître et si elle fait partie de votre famille, cherchez de l'aide pour être mieux entourés. C'est de notre devoir de chacun de veiller à l'intégration de tous dans la société.

Culture de l'hospitalité en Asie centrale

Par Mari 

En Asie Centrale il n'y a pas de différence entre les invités, qu'ils soient riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes ou femmes ou qu'il soit une connaissance ou un étranger. Les invités sont toujours nourris physiquement et spirituellement. Quelle que soit la maison où il frappe, l'invité sera accepté et on lui préparera un régal, surtout s'il n'a pas de gîte où se reposer. Cette tradition est séculaire.

Quand on est reçu, il faut respecter certaines règles. L'invité doit saluer tout le monde en se courbant généralement, la main sur la poitrine. Il doit vouvoyer tout le monde, quel que soit l'âge. Les hôtes ne peuvent pas laisser l'invité les mains vides. Selon la richesse de la famille, on lui remettra des cadeaux ou des friandises.

Lors des fêtes ou pendant les vacances, les femmes cuisinent pendant plusieurs jours. Elles montrent toutes leurs prouesses culinaires Elles font en sorte que les tables soient littéralement couvertes de mets.

Quand un grand plat est placé au milieu de la table devant un invité, cela signifie que les hôtes communiquent avec lui comme à un membre de la famille et lui proposent de partager la nourriture.

Les scientifiques célèbres Abou Rayhan Birouni, Abou Abdoullah Horezmi, Abou Ali Iben Syna ont laissé leur marque dans l'histoire en Asie Centrale. Leur philosophie accorde beaucoup d'attention à la fraternité, au respect, à la capacité de partager avec les autres et aux relations entre les personnes. La tradition de l'hospitalité a toujours été un symbole de tolérance et de respect. C'est une richesse spirituelle que les ancêtres nous ont laissée.



Regards croisés

Partager nos idées, nos visions, nos pratiques, échanger sur nos méthodes, nos manières de faire et de voir. Oser approcher l'autre dans sa diversité. Dans cette rubrique, nous vous proposons de croiser nos regards pour évoluer et faire évoluer, transformer et se transformer, nourrir et se nourrir.

Quand la technologie explore l'art

Regard d'Inna

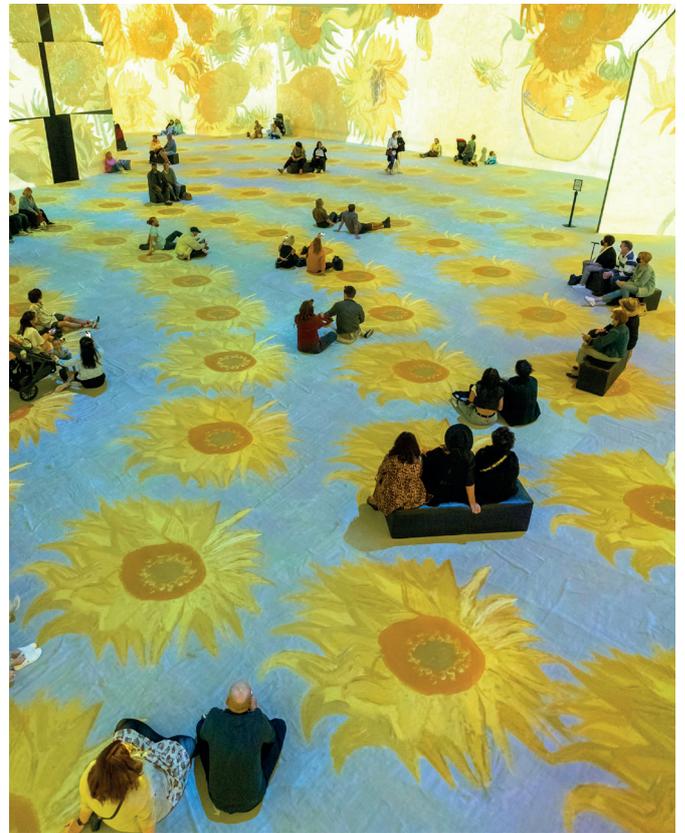


Nous sommes dans une époque où les avancées technologiques influencent nos modes de vie. Nous vivons une ère où le progrès touche tous les domaines : la médecine, les transports, la publicité, la mode et l'art également.

Les technologies qui impactent l'art sont principalement l'imagination, intelligence artificielle et numérisation. Ces évolutions technologiques permettent une meilleure connaissance des œuvres d'art et sont utiles à leur restauration et leur reproduction numérique. Dans le domaine des arts et de la culture, l'utilisation d'algorithme n'est pas nouvelle. Au niveau global, deux pays sont clairement leader : les États-Unis et la Chine. La Belgique est un des premiers pays dans lesquels un grand nombre de musées interactifs sont apparus en peu de temps. La technologie moderne du musée est une excellente occasion de transformer l'espace, de le rendre plus attrayant pour un large éventail d'utilisateurs, de vulgariser l'histoire et la science. Elle permet aussi d'attirer les visiteurs et de les familiariser avec les collections des musées qu'ils ne peuvent pas visiter physiquement, par exemple, les personnes souffrant d'un handicap physique. De même, il est désormais possible de visiter un musée comme le Louvre depuis sa maison.

Dans certains musée, les visiteurs ont la possibilité à l'aide des nouvelles technologies, comme les casques de réalités virtuelles, de visiter la machine à remonter dans le temps de l'ère de l'émergence de la civilisation à nos jours. Un tel musée fait comprendre aux visiteurs qu'il est une créature issue d'une culture et d'une histoire, une partie indissociable de celle-ci. Au Nid, à Namur, on peut découvrir grâce à cette technologie comment la vie s'est développée sur le site du Grognon. Encore, il est possible, au Musée des Instruments de musique à Bruxelles (MIM), on peut entendre le son de chaque instrument quand on s'approche de lui grâce à un casque de réalité virtuelle.

L'utilisation de films panoramiques, de projection, de jeux de lumière, d'effets sonores permettent aux visiteurs d'expositions immersives d'approcher le monde des artistes avec plus de facilité et d'émotions. Par conséquent, l'utilisation des technologies interactives est très demandée dans les grands musées. Des artistes comme Fridha Khalo, Gustav Klimt ou encore Vincent Van Gogh ont déjà fait l'objet de ce type de production en Belgique.



La société comprend déjà que les nouvelles technologies font partie de notre vie moderne. Le monde artistique doit aussi s'en emparer de sorte que les contemporains murmurent « Voyez comme ils font ! ». Elle permet aux artistes de partager leurs œuvres plus facilement et à un public plus large ce qui contribue au développement de l'art et augmente sa valeur culturelle.

Regard de Taras



La vraie sensation cette année a été faite par le programme d'intelligence artificielle Chat GPT. Il est utile de se demander ce qu'est l'intelligence artificielle.

L'intelligence artificielle (IA) est un système ou une machine qui peut imiter le comportement humain pour effectuer des tâches et apprendre progressivement des informations qu'il recueille. Il peut, par exemple écrire du code pour des programmes informatiques, rédiger différents types de texte, créer des images, retoucher des photos, composer des musiques, ...

Aujourd'hui, les programmes les plus populaires sont Chat gpt, Dall-e, Midjourney.

Chat GPT est un robot textuel qui répond aux questions, rédige des essais, peut vous rédiger un CV pour un emploi, vous aider à rédiger une lettre de motivation et traduit également des textes dans de nombreuses langues. Il comprend non seulement l'anglais ou le français, mais aussi l'ukrainien et de nombreuses autres langues. Il prend également en compte les erreurs, si vous les lui signalez. Et à chaque fois ses réponses deviennent de plus en plus compétentes. Pour obtenir la bonne réponse de sa part, vous devez poser la bonne question. Certaines universités l'ont déjà interdit aux étudiants, car il s'agit d'une forme de tricherie. Mais le plus intéressant est qu'avec son aide, vous pouvez écrire du code pour un site ou un programme en quelques minutes, il suffit de formuler correctement la demande.

Dall-e et Midjourney sont des générateurs d'images. Ces systèmes génèrent des images à partir de demandes textuelles. Parfois, ils créent des peintures étonnantes, en particulier dans un style futuriste. Très souvent, les images sont obtenues avec de petits défauts, mais ce n'est pas important, car cet outil permet de donner vie à l'idée. De plus, avec l'aide de ces programmes, vous pouvez éditer des photos en ligne ou créer différentes variantes d'une image.

Par exemple, j'ai fait une requête "gaufre belge aux couleurs du drapeau belge". J'ai obtenu plusieurs résultats. Il ne reste plus qu'à choisir.

Il existe également des programmes qui permettent



de créer de la musique, mais ils sont difficiles à utiliser et sont généralement payants.

Quel futur pour l'art et cette technologie ?

Les technologies se développent très rapidement. Le futur a déjà commencé hier. Les perspectives de l'intelligence artificielle sont énormes et elles vont continuer à se développer.

Si les avantages sont nombreux, cela représente évidemment un danger également. Les designers, photographes, analystes, éditeurs, journalistes, traducteurs, programmeurs, artistes, etc. pourraient se retrouver très vite au chômage s'ils ne s'emparent pas de cette évolution. En effet, l'intelligence artificielle pourrait se substituer à une personne.

Mais toutes ces technologies sont intéressantes et elles peuvent être utilisées facilement. De nombreux services sont gratuits, tandis que d'autres sont payants.

La propreté dans la ville



Je viens d'un pays où la collecte des déchets n'est pas classée et le ramassage des ordures ménagères est casi inexistant, sauf dans certains quartiers populaires. Il est donc normal de se faire jeter toute sortes de déchets au milieu de la rue.

C'est donc normal pour les habitants de là-bas, pourtant ils ont reçu une bonne éducation concernant les déchets et leur classification.

Me souvenir de ces scènes est ma grande préoccupation quand j'observe ce qu'il se passe dans la ville où j'habite actuellement, Namur. Ici, il existe des services de ramassage hebdomadaires, mais malheureusement, quand on se promène, on voit des sacs avec des ordures de toute sorte laissés à l'abandon, les gens se servent des jardinières de la ville pour jeter leurs papiers et leurs cannettes. Certains accusent les migrants, d'autres disent que ce sont les sans-abris et les jeunes.

Le problème ici est de faire respecter les lois et garder la ville propre.



La ville où j'ai vécu au Mexique est considérée comme l'une des plus propres du pays. Cependant, il existe un problème que même avec les efforts du gouvernement et de certaines associations civiles, nous n'avons pas été en mesure de combattre, il s'agit de la saleté et des excréments que les animaux génèrent sur les voiries.

Avec tristesse je constate que cette même situation se vit aussi à Namur, elle est très présente dans les rues, les espaces publics, les parcs et jardins. Ces déchets d'animaux domestiques donnent à la ville une apparence sale et négligée.

Pour moi, le problème n'est pas l'ampleur du travail que fait la commune pour nettoyer les rues, mais le manque d'engagement et de responsabilité des propriétaires d'animaux, qui ne se soucient pas ou ne s'occupent pas de ramasser les déjections canines, et cela provoque une nuisance croissante chez les habitants de Namur, exacerbée par la grande quantité de déchets que l'on voit traîner dans la rue.



La propreté de l'espace public concerne tous les citoyens. Les rues propres apportent un sentiment de bien-être, de sécurité pour les habitants et pour les touristes.

Besnik et Besmira



Nous devons garder l'environnement propre et sain. Ramassez tout déchet que vous trouvez devant vous et jetez-le à la poubelle. Il faut se sensibiliser les uns, les autres. L'homme doit être le gardien de la nature. Nous sommes son propriétaire.

Mahjouba



Les déchets que nous laissons dans la ville ou dans la nature n'ont pas qu'un impact sur l'esthétique de la ville. Ils peuvent aussi causer aussi une pollution des sols et des eaux et menacer la biodiversité.

Par exemple, un mégot de cigarette contient plus de 4000 composés chimiques et peu polluer à lui seul 500 litres d'eau. Il met environ 12 ans à disparaître.

Inna



Je vis en Wallonie depuis plus de 10 ans et je vois la différence avec ma ville natale Odessa (Ukraine).

Le gouvernement belge alloue suffisamment de fonds pour garder les villes et leurs environs propres, par exemple le tri des ordures, leur enlèvement et leur élimination. Cela existe dans mon pays, mais pas partout, car cela coûte cher et il n'y a pas partout des usines de traitement des déchets.

Très souvent, en Wallonie, je vois diverses actions en faveur de la propreté. L'une d'elles s'appelle « Wallonie propre ». Les jeunes ramassent les ordures le long de la route au mois de mai. Cela sensibilise la jeune génération à la propreté.

Celle-ci dépend des habitants. S'ils veulent que leur ville soit confortable, ils doivent suivre les règles élémentaires d'ordre. Les gens doivent connaître les jours des collectes de déchets, les trier correctement, jeter les mégots de cigarette et ramasser les déjections des animaux. Ils doivent aimer leur ville et faire tout ce qui est en leur pouvoir pour qu'elle soit fleurie, propre, belle pour le touristes et les citoyens.



Ô pays bien-aimé

Voyageurs de l'espace, voyageurs du temps, ils ont posé en Belgique leurs bagages pour un moment, laissé filer une ancre ou simplement noué la corde au ponton.

Citoyens de Partout, enrichis par leur périple à vol d'oiseau ou sinueux, ils n'en oublieront pas leurs racines, la terre qui les a vus naître, les cultures qui les font vibrer et constituent leur identité.

Alep, mon amour

Par Dania



Alep est une ville de Syrie, la capitale économique du pays. Située dans le nord, elle est le chef-lieu du gouvernorat d'Alep, le gouvernorat le plus peuplé de Syrie.

Pendant des siècles, Alep a été la ville la plus grande de la région syrienne et la troisième plus grande ville de l'Empire ottoman. Ce serait aussi la troisième ville habitée la plus ancienne au monde.



Le pouvoir militaire de la ville est symbolisé par la monumentale Citadelle d'Alep qui s'élève au-dessus des souks, des mosquées et des madras de la vieille ville fortifiée. Elle a été construite en 1406 du calendrier grégorien par le Prince Saïf Al-Din.

Alep est aussi une ville universitaire. L'université d'Alep a été fondée en 1946. C'était à l'origine la faculté d'ingénierie de l'Université de Damas. Elle devient université à part entière pendant l'année scolaire 1958-1959. C'est alors un établissement d'Etat financé par le ministère de l'enseignement Supérieur.

Le 6 février 2023, un tremblement a secoué la ville. C'est l'un des tremblements les plus puissants qu'a connus la Syrie et sa voisine la Turquie. Le séisme de magnitude 7,8 et les nombreuses répliques ont fait de nombreux morts et blessés en Turquie et en Syrie, dont plus de 2000 à Alep. Ils ont également infligé d'importants dégâts à la vieille ville et à Diyarbakir, deux sites du patrimoine mondial de l'humanité. En Syrie, l'UNESCO s'est dite « préoccupée par la situation de l'ancienne ville d'Alep ». Des dégâts ont été constatés dans la citadelle, la tour Ouest du mur de la vieille ville s'est effondrée et plusieurs bâtiments des souks ont été fragilisés. L'ancienne ville d'Alep fortement endommagée par quatre années de combats entre 2012 et 2016 figurait déjà sur la liste du patrimoine mondial en péril de L'UNESCO.

Je suis née à Alep, j'ai grandi sur sa terre, j'ai étudié dans ses écoles et son université, j'ai travaillé dans la ville, j'adore sa terre, j'espère qu'elle pourra renaître.

Je vivais dans la maison de ma famille dans le quartier Al Azamia, un quartier historique au centre d'Alep. J'ai fréquenté une école préparatoire pour filles « Al Darish » dans le quartier d'A-Farqan pendant 5 ans, puis j'ai obtenu mon diplôme universitaire en langue arabe et un diplôme d'enseignement. J'ai ensuite travaillé 5 ans dans une école secondaire et une haute école. J'éprouve beaucoup d'amour pour mon pays et je suis fière de ma langue.

Alep est célèbre pour la fabrication de tapis, de savon à l'huile de laurier, de parfum, etc. Ses habitants sont également énergiques et généreux.

Le poète Nizar Qabbani a dit d'Alep « tous les chemins des européens atteignent Rome, tous les chemins des arabes atteignent le levant et tous les chemins de l'amour atteignent Alep. Mon amour est Alep.

Belgique, mon pays d'accueil

Par Mahjouba 

Un peu d'histoire

L'histoire de la Belgique est traditionnellement divisée en deux grandes parties. D'une part, on parle de la vie des territoires annexés à d'autres pays jusqu'à son indépendance en 1830 et d'autre part, l'histoire de la Belgique en tant que pays indépendant. En effet, la Belgique ne s'est créée qu'après une révolte et a obtenu son indépendance du royaume des Pays-Bas le 25 août 1830. Le premier roi de la Belgique est le Léopold de Saxe Cobourg Ghotta.

La politique en Belgique s'exerce aujourd'hui dans le cadre d'une monarchie organisée en un état fédéral basé sur le principe de la démocratie. Le roi des belges est le chef de l'état et le premier ministre est le chef du gouvernement. On compte en Belgique un gouvernement central et 3 régions et 3 communautés.

Le tourisme et la gastronomie

La Belgique est connue dans le monde entier pour ses nombreuses spécialités qui sont une fierté nationale. Les frites y sont une véritable institution. Parmi les autres plats belges, on trouve aussi les moules, les gaufres, les boulets liégeois, le chocolat ou une grande variété de bières.



Mon expérience en Belgique

Avant de venir en Belgique, je pensais que j'allais pouvoir y réaliser mes rêves, par exemple avoir un enfant avec mon mari. J'ai attendu sept ans après notre mariage pour obtenir un visa et pouvoir m'installer dans le pays. Malgré la souffrance, la fatigue morale, l'impatience, j'ai gardé espoir grâce à mon rêve de devenir maman. Je me disais toujours que demain serait meilleur, mais j'ai été déçue. Le rêve s'est évaporé en m'installant dans mon pays d'accueil.

À mon installation, j'ai été choquée. J'ai habité dans un studio où l'on partageait la cuisine, la salle de bain, les WC, etc. avec les voisins. Je n'avais pas imaginé cette situation. Au Maroc, je vivais dans une maison unifamiliale, j'avais ma chambre depuis toute petite. Je pensais avoir une vie meilleure en Belgique.

Au début, j'ai fait des formations pour apprendre la langue française parce que c'était très important pour sortir de l'isolement et m'intégrer dans la société.

Presque deux ans plus tard, nous avons déménagé dans un appartement avec mon mari où nous vivons encore aujourd'hui. Les voisins sont très gentils, sympas. Ils m'ont beaucoup aidé à m'intégrer et à mieux connaître le pays. Nous partageons souvent des repas, des moments de fête, ... Nous sommes de cultures différentes : certains sont français, albanais, belges, ...

Aujourd'hui, Je suis attachée à la Belgique comme à mon pays d'origine. Je n'ai pas de famille ici, mais je ne me suis jamais sentie seule parce que je me suis rapidement fait des amis dans les formations que j'ai fréquentées et j'ai fait connaissance avec mes voisins, ...

J'ai découvert la nature, la culture, l'architecture, les fêtes, des traditions, le folklore de la Belgique. Par exemple, j'aime beaucoup les combats des échas-seurs à Namur ou les gilles de Binche.

J'ai visité de nombreux endroits à Namur : la citadelle, le parlement wallon, la commune, la maison de la culture qui est aujourd'hui le Delta. À Bruxelles, je connais la grand-place, la rue de Brabant, l'Atomium. J'aime les paysages, les endroits verts de Belgique, me balader le long de la Meuse.



La Belgique est un pays d'accueil chaleureux où les droits humains et des femmes sont respectés. Il y a l'égalité, la solidarité, la sécurité sociale pour tous. Le Belgique est un pays où coexistent beaucoup de nationalités, religions et cultures différentes et elles vivent ensemble avec respect et tolérance.

Jacque Brel, un chanteur belge

Jacques Brel, de son nom de naissance Jacques Romain Georges Brel, est né le 8 avril 1929 à Schaerbeek. Il est mort le 9 octobre 1978 à Bobigny en France à l'âge de 49 ans à la suite d'une maladie des poumons.

Jacques Brel est un auteur, compositeur, interprète, poète, acteur et réalisateur belge. Sa période d'activité était entre 1953 et 1978. Jacques Brel est un symbole des Belges et de la Belgique. Il est très connu dans le monde entier.

J'aime bien les chansons de Jacques Brel. Dans ma famille beaucoup de personnes écoutaient ses chansons. J'ai grandi au son de Ne me quitte pas, La valse à mille temps, Quand on que l'amour et aussi les rythmes de la chanson Amsterdam.

Jacques Brel était d'ailleurs un amoureux du Maroc. Il s'y rendait souvent et y aurait écrit plusieurs de ses chansons. Hervé Meillon raconte dans son livre « Jacques Brel, Couleurs Maroc » qu'il aurait commencé l'écriture de La valse à mille temps lors d'un trajet en taxi entre Tanger et Casablanca. La chanson « Amsterdam » aurait été écrite dans un bar du port de Mohammedia. Aujourd'hui, Jacques Brel est encore très populaire au Maroc et est même enseigné dans les écoles.



Aux délices des cultures

Culture : n.f, « enrichissement de l'esprit ». Lorsque la culture, en l'occurrence ici la culture artistique, touche l'être et le transcende, nous assistons à une véritable (re)naissance. La culture, plus qu'un échappatoire, devient alors un exutoire, un souffle continu, une manière de clamer la vie, de revendiquer son existence.

La musique arabe

Par Jean-Marie Delmotte



La musique arabe, avant l'islam, est composée de deux courants : les chants des bédouins rythmés par la marche de leurs chameaux et les chants sérieux (Sinad) ou divertissants (Hazadj) des courtisanes (Qaïna) qui agrémentaient leurs étapes

L'instrument de référence est une sorte de luth à manche court que l'on appelle en arabe le oud (prononcez OUD). Il se joue en pinçant les cordes avec le tuyau fendu d'une plume d'aigle alternativement par le haut et par le bas.



Le Oud est et restera la base de la musique arabe.

La musique arabe des premiers siècles de l'hégire est un support à la poésie. On l'appelle d'ailleurs Ghina, le chant. Le musicien est là pour aider l'auditoire à s'émouvoir. C'est ce qu'on appelle le tarab. La musique est donc essentiellement linéaire et organisée, formée, mise en relief au départ de règles formelles et prosodiques (pour soutenir la parole). L'organisation musicale (le facteur tonal-spatial) n'est pas régi par l'aspect temps (facteur rythmique-temporel). Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de rythme dans la musique arabe. Au contraire. Il existe une centaine de formule rythmiques dans la musique arabe (Ouasn) pouvant aller jusqu'à 176 unités de temps. On les apprend par cœur à l'aide d'onomatopées basées sur un instrument à percussion. On parle de « Doum » lorsqu'on frappe au centre, et de « Tak » lorsqu'on frappe au bord. Un Ouasn, c'est donc quelque-chose comme : « Doum-doum – tak-tak – doum »

Dans la musique occidentale, en règle générale, c'est le contraire. Le cadre rythmique est préétabli (par exemple une valse) et le compositeur invente par-dessus une mélodie.

Le flamenco

Partout en Andalousie on trouve des « tablaos » (clubs de flamenco) où le public s'enthousiasme pour les « bailadoras », les danseuses. Le flamenco n'est pas une musique de divertissement : c'est une complainte. On ne sait pas exactement d'où vient le mot flamenco. Certains pensent qu'il provient des mots arabes fellah et mangu (chant populaire) ...

Tout ce qu'on peut dire c'est que le flamenco est né aux environs de Séville et de Cadix dans les milieux « gitans » qui appartiennent au peuple tzigane venu des confins de l'empire arabe, l'Inde du nord. Ils ont mélangé leurs traditions avec celles de la musique liturgique byzantine, des mélodies musulmanes et mozarabes ainsi que les chants liturgiques juifs. C'est typiquement le chant d'un peuple opprimé à qui l'Espagne ne donne pas le droit de vivre selon ses traditions.

Notons également que la danse orientale « classique » (Raks Sharqui) trouve ses origines dans les cultes de la fertilité moyen-orientaux, mêlée aux influences des tziganes, implantés dans le nord de l'Égypte (d'où leur nom « Gypsies », égyptiens), et des ottomans.

Autre différence : les apparences polyphoniques dans la musique arabe sont accidentelles.

Tout s'écoule de manière linéaire pour tous les instruments... Dans la musique occidentale on travaille beaucoup l'harmonie entre les instruments.

Enfin la conception modale de la musique arabe fait que, pour nos oreilles occidentales, on a l'impression qu'il s'agit d'une musique d'improvisation sans commencement ni fin.

Ce n'est pas exact. On parle de maqâm (situation, position) pour qualifier la capacité de l'interprète à combiner, mettre en valeur, opposer différentes déclinaisons au départ d'un passage mélodique bien précis (mise en valeur de la première note d'une gamme).



Le parallèle avec la décoration architecturale, la calligraphie ou la danse est évident.

Les notes-pivots sont placées, à chaque fois, dans un ordre différent. Il n'y a donc pas deux maqams identiques. La tension chez les auditeurs se traduit en applaudissements spontanés à la fin d'un passage mélodique. On a analysé que la tension affective est identique à 48% chez les non arabophones qui écoutent un concert. Pourquoi ? Parce que la musique arabe, non tempérée, induit des intervalles différents entre les notes. Un intervalle décroissant suscite par exemple un sentiment de douleur... Le

système tonal arabe est représenté depuis le IX^e siècle par les frettes sur le manche de l'Oud. Le musicien arabe n'a pas une conception abstraite du son en tant que note sur une portée comme nous. Pour lui chaque son correspond à un attouchement particulier de l'un des 4 doigts sur le manche de l'Oud. C'est la raison pour laquelle tous les sons portent un

Entre musique, gastronomie et savoir-vivre : Ziryab le méconnu

Dans la grande ville de Bagdad, vit le Calife Haroun al Rachid. Cela ne vous dit rien ? Mais si, c'est celui des 1001 nuits pour lequel chaque nuit Shéhérazade raconte une histoire.

Un jour, vers l'an 800, le Calife demande à son maître de musique de lui présenter un « petit jeune qui promet ».

Après le concert, le calife reproche à son maître de musique de lui avoir caché un artiste d'une telle originalité. Le maître de musique, jaloux et furieux, chasse Ziryab « au bout de la terre ».

C'est lui qui, à la cour d'Abd El Rahman II de Cordoue, introduira le luth à 5 cordes et la musique persane qui aura de l'influence jusque sur le flamenco. Les luths (ouds) de séville permettront la naissance de nos actuelles guitares...

Ziryab écrira plus de 10000 chansons, définira l'ordre dans lequel les plats doivent être consommés en terminant par le dessert. Il fera découvrir les asperges chez nous (La ville de Malines ne sait pas ce qu'elle lui doit).

Le pont entre la culture islamique du Proche-Orient et l'occident, c'est lui. Lorsqu'il meurt en 845, il aura complètement transformé la vie des Andalous...et la nôtre aujourd'hui.

nom différent. La valeur du son dépend de la distance qui le sépare de son voisin. (C'est un Libanais, Michel Meshaga qui vers 1850 fixe la division de l'octave en 24 quarts de tons à peu près égaux, détruisant par le fait même un des éléments essentiels de la tradition musicale arabe).

Chez les arabes, l'étude de la musique se rattache aux mathématiques (quadrivium). Elle se répartit en 4 divisions :

Les sons, la rythmique, la composition, les instruments.

La musique arabe dite classique trouve ses origines en Andalousie dans un mélange de judaïsme et d'influences wisigothes dérivées du chant grégorien. Cette musique arabo-andalouse sera portée par les musiciens expulsés d'Espagne et, mêlée à des influences régionales, sera à la base des 5 courants musicaux de la musique arabe classique : Irakien, syrien, arabe, égyptien et maghrébin. Les différences portent sur la manière de pincer les cordes du Oud, la structure modale, la composition des poèmes et le style vocal.

Ce qui prime jusqu'au XIXe siècle, outre le maintien de la tradition, c'est le tarab, l'émotion.

Au début du 20e siècle, la grande majorité des arabes ne reconnaît plus les caractéristiques authentiques de la musique arabe (par exemple le Ma-louf tunisien, la Noubas marocaine, le Mouachchah à Alep en Syrie...) C'est la mode des grands orchestres où se mêlent instruments traditionnels et occidentaux. L'Égypte domine le monde arabe. C'est la période des grands interprètes comme Um Kulthum, Abdel Halim Hafid, Asmahan, Fairouz... Le cinéma et le disque (la marque mythique libanaise Baïdaphone...) relaient ces grandes interprétations toujours basées sur la poésie courtoise...

Pourtant, le chant populaire existe dans les pays arabes mais il n'a pas droit de cité. C'est le cas du Chaabi algérien basé sur la tradition orale et qui trouve à partir de 1930 des interprètes comme Dahmane El Harrachi.

Il faudra mai 68 pour qu'un vent de contestation souffle sur la musique arabe.

C'est l'explosion au Maroc de petites formations qui mettent non seulement la langue usuelle en avant mais aussi le rythme et qui chantent des thèmes sociaux. Le premier groupe, mythique, s'appelle Nass-el-Ghiwân. On les appelle les Rolling Stones du Maroc. Il se produisent pour la première fois en 1971 et seront bientôt suivis par l'autre groupe phare, Jil Jilala. Les musiques des confréries soufies (Gnawa et Issaw) commencent à se faire entendre.

Kadhem Saher, défunt de Nizar Qabbani

Kadhem Saher dont le nom complet est Kadhem Jabbar Ibrahim Assamarai est né à Mossoul en Irak le 12 septembre 1957.

Il vivait dans une maison très simple. Sa famille se compose de 7 frères et 2 sœurs. Son père était soldat dans la garde royale. A sa retraite, sa famille a déménagé à Bagdad . Il a commencé sa vie professionnelle à l'âge de 12 ans en jouant du Oud et en composant sa première chanson « Où es-tu ? ». Diplômé des enseignants de Bagdad, il a enseigné la musique et l'art. Son premier album « L'olivier » sort en 1984 mais il connaît le succès à partir de 1989.

Collaborant avec le poète Nizar Qabbani, il s'élève au niveau international et produira 23 albums. Il est le seul artiste à avoir chanté au Royal Albert Hall et a versé tous les bénéfices du concert en faveur des enfants orphelins d'Irak et de Palestine. Il est le deuxième artiste au monde après Madonna à obtenir les clés de la ville de Sydney et celles de la ville de Fès Il a plusieurs nationalités (Qatar, Canadienne et Marocaine).

Par Dalal



Dans la région d'Oran, en Algérie, des musiciens ambulants chantent les étreintes illégitimes, les mirages de la ville, se lamentent sur les amitiés trahies et terminent leurs chansons par « ya rayi » (ô mon rayi, c'est à dire tel est mon sort, ma poisse). Dans l'Algérie du parti unique, l'arabe dialectal et les langues berbères n'ont pas droit de cité. Des révoltes éclatent. Le multipartisme est décrété. Des élections

suiront remportées par le FIS, un parti islamiste.

L'armée ne l'accepte pas. La jeunesse ne veut ni d'une dictature militaire ni d'un régime religieux. Le raï sera leur forme d'expression. Plusieurs chanteurs (Cheb Hasni, Matoub Loubnes...) paient un lourd tribut à la liberté d'expression et sont assassinés.

Cette musique arabe nouvelle influencera toute la musique contemporaine occidentale (Led Zeppelin par la musique Gnawa) et inversement. On entend ainsi de l'arabo-rock avec Rachid Taha, de l'ara-

bo-jazz avec Anouar Brahem, de l'orientalo-techno avec Natacha Atlas, de l'arabo-multiculturel avec Amina Alaoui, de l'arabo-hispanique avec Alabina, de l'arabo-berbère avec Idris, mais aussi du raï-rap, du raï-rock, de la world music...

Pendant ce temps, les musiques classiques commencent à se rencontrer chez des compositeurs comme Essyad Ahmed et le public découvre des expériences musicales riches comme celle que l'on trouve sur le CD « Mozart l'Egyptien ».



Sources:

La musique arabo-andalouse, Christian Poché, Cité de la musique/ Actes Sud, 1999

Le raï, Bouziane Daoudi, Libro Musique, 2000

La musique arabe, Habib Hassan Touma, Buchet Chastel, 1996

Jean-Marie Delmotte

Recette de la horchata

Par Magally

Recette d'horchata au riz et à la noix de coco

Parmi les nombreuses boissons qui accompagnent le repas de midi au Mexique, la plus rafraîchissante et la meilleure pour moi est l'horchata. Cette version offre une touche de rhum et la saveur subtile de la noix de coco.

Ingrédients (Pour 3 litres)

- 1 tasse de riz
- 2 bâtons de cannelle
- 2 tasses d'eau chaude
- 15 amandes
- 1 boîte (400 g) de lait de coco
- 1 boîte de lait concentré
- 2 cuillères à soupe de vanille
- Des glaçons
- 50 ml de rhum (facultatif)
- 1 litre d'eau



Préparation

- Faire tremper le riz et la cannelle dans l'eau chaude pendant deux heures. Couvrir le plat.
- Égoutter le riz.
- Dans un robot ou un blender, ajouter la moitié du riz, de la cannelle, des amandes et l'eau. Mixer jusqu'à l'obtention d'un mélange homogène.
- Filtrer le mélange et le mettre dans une carafe.
- Répéter l'opération avec le reste du riz, de la cannelle, des amandes et l'eau
- Ajouter le lait concentré, le lait de coco, la vanille, le rhum (pour la version alcoolisée), la glace et le reste de l'eau
- Bien mélanger
- Servir avec quelques glaçons, un bâton de cannelle et quelques feuilles de menthe fraîche

Bon appétit ! Prenez plaisir à accompagner vos plats !

Délires en FLE

Rubrique destinée à l'expression, au verbe, au mot et à la métaphore. Elle paraphrase leur histoire, leur sens et leur voyage dans les temps et dans les contrées. FLECI, espace de formation et d'information, est par excellence un lieu d'inspiration pour approcher les langues et les cultures et les inviter à un délire qui favorise la confrontation, l'interaction, l'intersection et le mélange.

L'heure du conte

La liberté vole avec les ailes de la mort. Récit véridique.

Par Omar



Voici un récit qui raconte un "crime d'honneur", basé sur une histoire vraie. Ce délit a eu lieu en 2021 dans un pays européen (EU) et concerne de manière marginale, d'autres pays européens (EU) et plus directement un pays asiatique lointain. Il parle aussi d'intégration ou plus exactement de manque d'intégration, de la force des appartenances culturelles et pseudo-religieuses.

Ma réflexion sur le sujet en question est : La diversité (culturelle) est une richesse si elle s'intègre à la culture d'accueil et forme un diamant de forme polyédrique avec des couleurs uniques et riche de 10,000 ans de formation. Mais, comme le dit un proverbe, "pour danser le tango, vous devez être deux".

Les noms des personnages, des villes et des pays cités dans cette histoire sont fictifs.

Il était une fois une famille composée d'un père Minotaure, de la mère Médée et de leurs deux enfants, Cinderella et Judas. Originaires de Gondour, un pays asiatique lointain, ils viennent d'emménager à Lac Doré, une petite ville de Brigadoom (EU). C'est une famille de tradition rurale.

Dans sa nouvelle vie, le père travaille dans une grande société en tant qu'ouvrier et surveillant de la propriété. La mère est femme au foyer. Les enfants vont à l'école locale de Lac Doré. Ils ont toute l'apparence d'une famille parfaitement intégrée.

Quelque temps plus tard, d'autres membres de leur famille viennent les rejoindre : le frère de Minotaure qui s'appelle Moctezuma et ses deux fils Attila et Kadirov. Tous trois sont embauchés dans la même société que Minotaure. Tous ensemble, ils forment un clan très uni et observateur des coutumes culturelles de leur pays d'origine Gondour. Dans la région de Lac Doré vit déjà une importante communauté de ce pays.



La vie de la famille se poursuit normalement et est rythmée par des voyages annuels dans leur pays d'origine. Les enfants Judas et Cinderella vont à l'école. Cinderella est bien intégrée et fréquente avec profit l'école.

Mais les croyances culturelles et pseudo-religieuses ont commencé à montrer les premiers symptômes dans la famille et le clan. Après le premier cycle scolaire, Cinderella devait poursuivre sa scolarité mais Minotaure son père n'était pas d'accord et ne l'inscrivit pas. Il n'approuvait pas que sa fille étudie, car

pour lui les femmes devaient se marier et s'occuper de leur mari et de leur famille.

Un jour, Minotaure confisque son smartphone pour la punir, et après avoir bu beaucoup de vin, il la punit physiquement et l'enferme à l'extérieur de la maison. Cinderella n'ayant plus accès à son smartphone, demande à son frère de lui prêter le sien. Judas tenait la famille et le clan au courant de tout ce que Cinderella faisait avec son smartphone. Le clan participait à tourmenter Cinderella et surtout son oncle Moctezuma lui inspirait beaucoup de terreur.

Quelque temps plus tard, Cinderella rencontre sur une plateforme sociale pour jeunes Achille, lui aussi d'origine de Gondour. Les deux jeunes gens tombent amoureux.

Mais la famille de Cinderella a d'autres plans pour elle. Bientôt, ses parents organisent un voyage à Gondour. Là-bas, ils fiancent Cinderella à un cousin qu'elle ne connaît pas. Ils la destinent à un mariage forcé. De retour au Lac Doré, de désespoir, elle tente de se suicider en prenant des médicaments, mais elle est sauvée par une intervention médicale rapide.

Après quelques mois, Cinderella tente de s'échapper et se réfugie à Camelot (EU). Mais la famille la retrouve grâce au réseau étendu de la communauté. Ils la forcent alors à retourner chez ses parents.

Cinderella s'adresse aux services sociaux et dénonce Minotaure pour mariage forcé. La jeune fille est immédiatement transférée dans un endroit secret et protégé. Elle va rester dans le programme de protection 5 mois durant. À l'âge de 18 ans, elle décide de quitter le programme de protection et de rentrer à la maison de ses parents pour récupérer ses documents que sa famille lui avait retirés et ainsi se marier avec son bien-aimé Achille.

Arrivée à la maison, Cinderella est accusée par la famille d'avoir dénoncé Minotaure et d'avoir quitté la maison familiale. Minotaure refuse de lui remettre les documents. Pour cette raison, la jeune femme dénonce à nouveau ses parents. C'est la dernière fois que Cinderella est vue en public, avant de disparaître une semaine plus tard.

Dynamique du crime selon la police

La dernière plainte déposée par Cinderella le 22 avril 2021. Le 29 avril 2021, trois hommes sont filmés par des caméras de sécurité. Ils sortaient d'un des entrepôts avec des outils de travail et un sac à la main. Il était 19h15. Ces hommes ont été plus tard identifiés comme Moctezuma l'oncle de Cinderella et ses cousins Attila et Kadirov. Selon les caméras de sécurité, ils reviennent à 21h30.

Le lendemain, Cinderella dit à Achille qu'elle a entendu un appel téléphonique entre ses parents et l'oncle maternel à Gondour. Cet oncle, avec Minotaure, avait menacé de mort la famille d'Achille à Gondour à cause de la relation qu'avaient les deux jeunes.

Selon les témoignages d'Achille aux autorités, Cinderella était continuellement harcelée par le clan et elle avait très peur pour sa propre sécurité. Le 29 avril, Cinderella avait envoyé à Achille une photographie où elle apparaît avec des bleus sur la joue et avait accusé son cousin Attila de les lui avoir infligés parce qu'elle entretenait encore des relations avec un homme hors mariage.

Enfin, Cinderella demanda à Achille d'alerter la police si elle ne se fait pas entendre pendant plus de 48 heures. Le dernier message de Cinderella est envoyé à 21h30.

Conclusion

Des caméras de sécurité filment Cinderella pour la dernière fois à 00h10 le 1er mai avec un sac à dos. Elle était avec sa mère et son père devant leur maison. Cinderella et sa mère disparaissent dans la nuit pendant que le père reste sur place. Médée réapparaît après 90 secondes, Cinderella n'est pas avec elle. Cinq minutes plus tard, Minotaure part dans l'obscurité loin de l'œil de la caméra de sécurité et réapparaît à 00h21 avec le sac à dos de Cinderella.

Le matin du 1 mai, les caméras de sécurité de l'aéroport filment Médée et Minotaure qui embarquent dans un vol pour Gondour. Le 9 mai, Moctezuma et Judas sont arrêtés par la police des frontières alors qu'ils tentent de s'expatrier mais en sont empêchés. Moctezuma reçoit l'ordre de se présenter le lendemain au poste de police et Judas est emmené dans un centre de protection pour mineurs. Moctezuma ne viendra pas à la police qui va perdre sa trace.

Le 21 mai, Kadirov est repéré à bord d'un bus d'une ligne trans-européenne à El Dorado où il sera arrêté le 30 mai. Après de nombreuses recherches, Moctezuma est repéré le 22 septembre 2021, il est localisé puis arrêté dans un appartement de la ville de Gotham.

Le 14 février 2022, Attila a également été arrêté sur mandat d'arrêt international, il se cachait dans un appartement à El Dorado.

Le 19 novembre 2022, le corps de Cinderella est localisé sur les indications de Moctezuma. L'autopsie sur le corps de la pauvre Cinderella révèle que la cause de la mort est due à la rupture de l'os du cou, probablement par strangulation. Le juge a accusé Moctezuma d'exécutions matérielles du délit. Moctezuma, Attila et Kadirov sont accusés de dissimulation de cadavres.

Minotaure et Médée sont présumés complices et organisateurs du crime. Ils ont été déclarés fugitifs et un mandat d'arrêt international a été émis contre eux deux.

Minotaure a finalement été arrêté à son domicile de Gondour, mais Médée est toujours introuvable. Les autorités du Gondour n'ont pas encore accordé l'extradition de Minotaure à Brigadoom.

À partir d'écoutes téléphoniques et de conversations sur WhatsApp, les autorités de Brigadoom ont découvert un vaste réseau de partisans répartis dans de nombreux pays.

Réflexion finale de l'auteur

"Cacher sa tête dans le sable comme des autruches ne fera pas disparaître le problème du délit d'honneur et autres incompatibilités culturelles dans la nouvelle l'Europe multi-culturelle si un grand programme avec de nouveaux paradigmes d'intégration n'est pas mis en oeuvre. Le chemin vers l'intégration est long et comporte de nombreux niveaux, tout d'abord sa propre volonté. Cette situation générale dans toute l'Europe fournit de plus en plus de matériel à la propagande des droites".

La musique est le langage universel de l'humanité parce que ça parle à l'âme

Conclusion

Pour être active et donc vivante, la démocratie exige que toutes les personnes vivant dans une société démocratique, puissent exercer leur liberté face aux droits et devoirs décrétés par la collectivité. Pour jouir de cette liberté, les membres de la collectivité doivent créer un cadre leur offrant les moyens de développer leurs potentialités afin de participer activement à la chose publique.

Une société est-elle encore démocratique si elle exclut, entièrement ou partiellement, de la définition de son cadre, une partie de la population qui vit et participe à son développement ? Actuellement, dans nos sociétés dites démocratiques, seuls les nationaux ont droit à exercer intégralement leur citoyenneté. Ce lien de dépendance entre le principe de citoyenneté et celui de nationalité trouve son origine dans l'avènement des nations européennes. Ces dernières ont été créées contractuellement sur des bases communautaires. Mais, de l'avènement de celles-ci à nos jours, le monde a vu son paysage se redessiner.

Aujourd'hui, la plupart des nations européennes sont qualifiées de sociétés multiculturelles. Cette multiculturalité signifie-t-elle une rencontre des peuples et un désir de se redéfinir par cette rencontre ? Ou est-ce une apposition de communautés qui tentent, comme elles le peuvent, de préserver leur identité en évitant les échanges qui demanderaient de réactualiser la manière de se percevoir alors que ces communautés se devraient de plaider pour une société en mouvement et en transformation continue.

Ce que nous pouvons acter aujourd'hui, est qu'au sein des nations européennes vivent de nombreuses personnes immigrées, présentes depuis plusieurs générations ou nouvellement arrivées.

En Belgique, certains d'entre eux ont obtenus la nationalité belge, d'autres pas. Certains d'entre eux, de nationalité étrangère, ont obtenu le statut de citoyens étrangers, d'autres pas. Pourquoi ne pas permettre à ceux qui le désirent de participer au projet commun que se donne toute société démocratique ? Est-ce que le peuple belge, en l'occurrence, se donne encore collectivement et consciemment un projet commun ? Si nous faisons l'hypothèse d'un « oui », ce projet, pour être vivant et résonner en chacun de nous, ne demande-t-il pas de se redéfinir en fonction des événements qui le traversent ? Ne faudrait-il pas, dans le cadre d'une collectivité « vivante » - c'est-à-dire qui se meut et donc se déplace -, nous interroger sur la nature du lien qu'il existe entre nationalité et citoyenneté ? Ne serait-ce pas les restes de relation qui se sont instaurés à un moment précis de l'histoire et qui demandent à être « recyclés » ? Des remises en question ont dû être faites en ce sens puisque certaines personnes de nationalité étrangère ont pu devenir « partiellement » citoyens belges. Ce « partiellement » est, nous pensons, l'indice d'un manque d'approfondissement de la question. Pour aller plus loin, nous dirions qu'il s'insère dans ce que certains appellent « la crise de la représentativité », voire la « crise de la démocratie ». En effet, si les représentants politiques ne prennent plus compte de la réa-

lité de ceux qu'ils représentent, il leur sera fort difficile de tenir compte de celle des populations immigrées.

La nationalité est un concept de Droit qui entérine le fait d'appartenir à un État. Tandis que la citoyenneté est le fait d'être reconnu comme membre d'une cité (aujourd'hui d'un État) nourrissant un projet commun auquel il souhaite prendre une part active.

Il faut que la société soit « accueillante », crée des outils permettant à tout un chacun de développer sa citoyenneté : en lui fournissant les informations lui permettant de se faire un avis critique sur les décisions prises pour la collectivité. Être dans l'accueil de personnes qui désirent devenir membres d'une collectivité, demande effectivement de la part de chacun de ne pas se replier sur l'« appartenance », mais plutôt de participer au projet commun auquel elles se sont ralliées par la citoyenneté. La démocratie n'est pas seulement quelque chose qui se décide depuis « en haut » ou « une fois pour toute », c'est quelque chose qui se travaille tant au sein des institutions qu'en chacun de nous, au quotidien. La progression dans cette direction

nécessite, d'après nous, la possibilité pour les personnes issues des migrations de participer pleinement au développement de la société. Cette participation pleine et active permettra d'éviter de se complaire dans le communautarisme et contribuera à limiter les effets pervers de toutes les formes d'extrémisme. Pour nous, l'intégration citoyenne ne peut être réelle que si elle provient d'un mouvement libre de la personne elle-même ; migrants ou belges de souche doivent être acteurs à part entière de cette intégration.

Dans ce sens, l'intégration d'un maximum des composantes de la société dans les espaces de concertation, construction et de décision, ainsi que l'extension du droit de vote devraient constituer d'importants progrès en direction d'une société vraiment plurielle, animée par toutes ses forces vives.

La citoyenneté à l'instar de la démocratie se vit et se développe en-dehors de toute frontière, elle ne doit pas être à la remorque d'une nationalité figée.



UN ESPACE DE RÉFLEXION CONTINUE ENTRE LES APPRENANTS ET LES FORMATEURS POUR OFFRIR À L'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE UN MOUVEMENT ET UNE DYNAMIQUE INTERNE, QUI INVITENT LES CURIOSITÉS À S'EXPRIMER, LA CONNAISSANCE À SE DÉVELOPPER ET L'ALTÉRITÉ À PRENDRE PLACE DANS NOS IMAGINAIRES ET CONSCIENCES.

UNE TRIBUNE QUI ASSOCIE APPRENANTS, EXPERTS ET PERSONNES-RESSOURCES POUR RELIRE L'INTÉGRATION, LA DIVERSITÉ ET LA BIEN-ÊTRE COLLECTIF DANS DES STYLES ET HUMEURS NOURRIS PAR LES MULTIPLES FACETTES DE LA SOCIÉTÉ, EN LIANT SES SINGULARITÉS À SON PLURIEL.



Renseignements :

Avenue Cardinal Mercoeur, 40

5000 Namur

info@carrefourdescultures.org

081/41.27.51



Avec le soutien de

